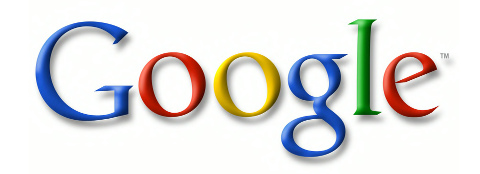


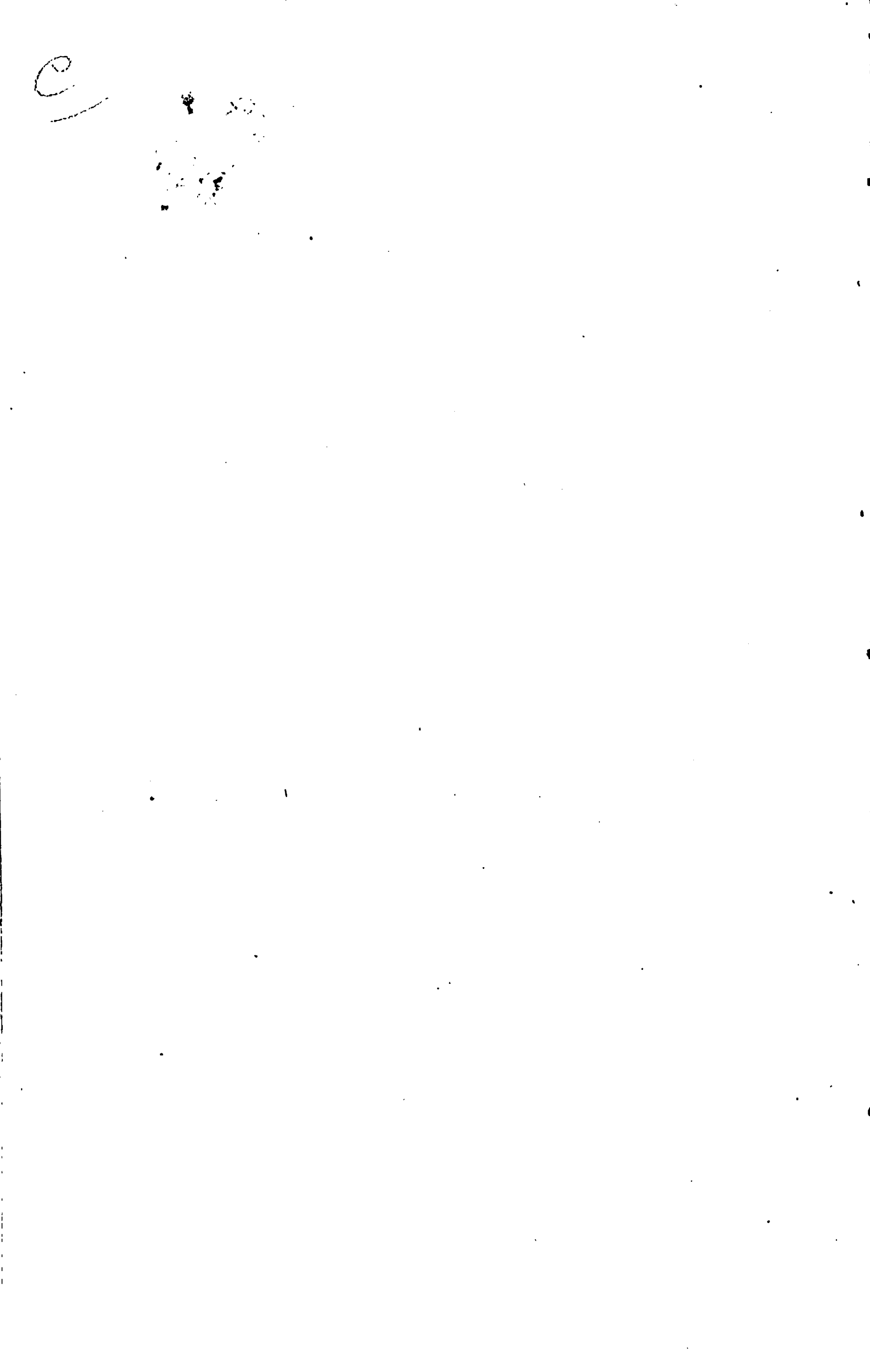

PQ
2338
L75
D5
UC-NRLF
$B 152 345
YC145661


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

Mr Masson Secrétaire

A La comédie – Française.

alex^dre de Longpré.



Longpré, Alexandre de

1760,

OU

UNE MATINÉE DE GRAND SEIGNEUR,

ESQUISSE DE MOEURS EN UN ACTE, EN VERS.

Longpré, Alexandre de

1760,

OU

Une Matinée de Grand-Seigneur,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

PAR

M. ALEXANDRE DE LONGPRÉ;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,
SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS,
LE 24 NOVEMBRE 1830.



PARIS.
R. RIGA, LIBRAIRE,
FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.
J.-N. BARBA, ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL.
M DCCC XXXI.

JULIE.

Le plus lassé des deux...

LE COLONEL.

C'est le mari, madame.

JULIE.

Ah!.. et l'autre moitié, qu'en avez-vous donc fait,
Pour avoir un visage aussi pâle et défait?

LE COLONEL.

J'ai veillé, médité.

JULIE.

Moi, je ne vous plains guère :
Que ne vous couchiez-vous ailleurs qu'au belvédère?
Je vous l'ai dit cent fois : c'est un endroit mal sain,
D'où toujours on rapporte un triste lendemain...
Vous avez un amour trop vif pour les planètes.

LE COLONEL.

J'en suis fou; mais bien moins encor que des comètes...
J'en attends une ; ainsi, vous devez concevoir
Que je veuille être là pour...

JULIE.

Pour la recevoir.

LE COLONEL.

Vous plaisantez : eh bien! c'est moi qui l'ai prédite.

JULIE.

Vous pourriez vous passer alors de sa visite.

LE COLONEL.

Nous verrons... A propos, j'avais, en arrivant,
A traiter avec vous un objet important :
Vous êtes, je le sais, autant sage que belle;
Toute la cour le dit, je le pense avec elle ;
Mais l'éclat le plus pur d'un rien peut se ternir,
Et contre le danger je vous veux prémunir;
Je dois donc éclairer votre inexpérience.
Je mets en votre honneur toute ma confiance,
Mais l'aspect d'un seul homme, entre tous, me fait mal;
Je vous connais... Eh bien!..

JULIE, *inquiète.*

Qui donc?

LE COLONEL.

Le maréchal.

JULIE, *rassurée.*

Le maréchal!

LE COLONEL.

Oh! oui, de lui je me méfie :
A séduire, à tromper il a passé sa vie;

C'est un homme immoral, un homme dangereux,
Qui, sans aucun respect pour le plus saint des nœuds,
Infeste tout Paris de sa piraterie,
Et, pour se faire un nom dans la galanterie,
Va d'échos en échos publiant ses succès,
Se vantant même aussi de ceux qu'il n'eut jamais...
J'ai cru m'apercevoir qu'il cherchait à vous plaire,
Et, sans la déclarer, qu'il me faisait la guerre.

JULIE.

Je ne me doutais pas que vous fussiez jaloux;
C'est la première fois...

LE COLONEL.

D'accord.

JULIE.

Rassurez-vous.
Le maréchal est bien, on s'accorde à le dire;
Mais homme dangereux! c'est sans doute pour rire;
Il est si sûr de lui, qu'on l'est bientôt de soi,
Et des préservatifs c'est le meilleur pour moi.

LE COLONEL.

Et pour moi, s'il vous plaît... c'est cette confiance
Qui double à son égard ma juste défiance;
Ainsi, pour votre honneur, autant que pour le mien,
Soyez toujours en garde et défendez-vous bien:
Mais envers ces gens-là la plus sûre défense,
C'est, autant qu'on le peut, d'éviter leur présence:
Vous l'éviterez donc, vous me le promettez.

JULIE.

Sur ce point nous n'aurons pas de difficultés;
Mais si le maréchal est tout ce que vous dites,
Il va s'imaginer que je crains ses poursuites,
Et, s'il s'apercevait qu'il est tant redouté,
Vous le verriez en rire, en tirer vanité.

LE COLONEL.

J'aime mieux voir cela, que de voir autre chose.
Sachez que dans le monde...; oui, madame, on en cause.

JULIE.

On en cause!.. Oh! monsieur...

LE COLONEL.

Tenez, votre cousin,
Le jeune de Merval, votre cousin germain,
Pour lequel vous montrez une froideur extrême,
Je ne sais trop pourquoi, mais que j'estime et j'aime...

JULIE.

Eh bien!..

LE COLONEL.

La nuit dernière, au bal, il m'a fait voir
Que toujours près de vous il revenait s'asseoir.

JULIE.

Ah! monsieur de Merval vous a...

LE COLONEL.

Non, rien... je tremble
De vous mettre, en parlant, encor plus mal ensemble.
Ah! ça mais, qu'avez-vous, dites-moi, contre lui?

JULIE, *affectant l'indifférence.*

Rien.

LE COLONEL.

Tant mieux... Je craignais... Je l'attends aujourd'hui.

JULIE.

Vous l'attendez... Merval! Eh! que vient-il donc faire?

LE COLONEL.

Cela paraît vraiment tout-à-fait vous déplaire.

JULIE.

Pourquoi? Mais qu'a-t-il dit quand il vous faisait voir?...

LE COLONEL.

Rien que d'obligeant.

JULIE.

(Vivement.) Non, parlez; je veux savoir...
(Réprimant son mouvement.)
Il est bon que je sache...

LE COLONEL.

Il me vantait vos charmes :
« Le maréchal se plaît à leur rendre les armes,
« (Me disait-il); voyez : le poste est-il vacant?
« Voilà déjà trois fois! qu'aussitôt il le prend. »

JULIE.

De quoi se mêle-t-il, mon cousin? Je l'admire,
Vraiment.

LE COLONEL.

Allons : j'aurais mieux fait de ne rien dire...
Il n'avait d'autre but que de vous louanger;
Et c'est par mes yeux seuls que j'ai vu le danger.
Votre cousin, madame, est un charmant jeune homme!
Il est plein de science et fort bon gentilhomme :
C'est un vrai phénomène... Il est plus fort que moi!
S'il voulait déroger, il irait loin, ma foi.
Pour moi c'est un trésor, une mine fertile;
Il a tant de moyens!.. Enfin, pour m'être utile,
Ce qu'en dix ans j'appris, en deux mois il l'a su,
Et bientôt... Vous verrez quand vous l'aurez reçu;

Mais accueillez-le bien, faites-lui bon visage;
Il est froid, j'en conviens, trop même pour son âge.

JULIE.

Froid!

LE COLONEL.

Vous avez raison: c'est fort bien observé;
Il ne l'est pas... du tout: il n'est que réservé.
Mais ma troupe m'attend, et je vais...

JULIE.

Vous distraire?

LE COLONEL.

Oui, par ordre.

JULIE.

Et Merval?

LE COLONEL.

Vous serez là, ma chère:
Jugez-le par vous-même; il a tout ce qu'il faut
Pour se présenter seul, sans rester en défaut.

(Il fait deux pas pour sortir, et revient.)

Au maréchal, s'il vient, vous fermerez la porte.

JULIE.

Puisqu'à votre bonheur cette assurance importe,
C'est fait.

LE COLONEL.

Quoi! vous l'avez...

JULIE.

Éconduit en deux mots.

LE COLONEL.

Et vous me le cachiez!

JULIE.

Oui, pour votre repos.

(Le colonel lui baise la main, et sort par la porte à gauche du théâtre.)

SCENE II.

JULIE, *seule.*

En dehors du bon sens comme un mari se jette!
A côté du danger sécurité parfaite:
Il ne voit pas, ne veut, je crois même, pas voir;
D'autres fois à ses yeux tout se présente en noir,
Et l'objet le moins fait pour leur porter ombrage,
Va devenir pour eux un fantôme d'outrage.
Mon cousin va venir... Dois-je le recevoir?
S'il conservait encor quelque coupable espoir...

*

Oh ! non : il m'aime trop, et, si je ne m'abuse,
De ses torts de la veille, il vient me faire excuse...
Si pourtant... Eh bien ! non, ne nous exposons pas...
Sonnons... Il n'est plus temps : on vient ; ce sont ses pas.

SCÈNE III.

JULIE, CHARLE.

CHARLE.

Je ne sais si je dois m'offrir à votre vue,
Madame.

JULIE, *à part.*

S'il voyait combien je suis émue !

CHARLE.

Vous m'avez interdit hier votre hôtel.

JULIE.

Moi !
Vous avoir interdit ma maison ! Eh ! pourquoi,
Monsieur?

CHARLE.

Je n'en sais rien, madame, et pourtant...

JULIE.

Dites.

CHARLE.

Je vous ai demandé, je crois, si mes visites,
Mes hommages enfin ne vous déplairaient pas.

JULIE.

A moi, monsieur! quand donc?

CHARLE.

Je vous donnais le bras,
Nous venions de danser le menuet ensemble.

JULIE.

Le menuet !.. Ah ! oui : mais le reste... (*A part.*) Je tremble.
(Haut.)
Je ne m'en souviens pas : je n'ai rien entendu.

CHARLE.

Rien ! sans m'entendre alors, vous m'avez répondu.
Je m'en souviens bien, moi ! de quel air inflexible
Vous m'avez dit ces mots : Monsieur, c'est impossible !

JULIE, *l'interrompant.*

Espérez-vous bientôt obtenir à la cour
La charge que pour vous la belle Pompadour
Près de Sa Majesté poursuit avec instance?

CHARLE.

Aux charges de la cour je mets peu d'importance :
De l'ambition.... Moi ! je n'en ai pas, jamais
Je n'en eus : les honneurs pour moi ne sont pas faits.

JULIE.

Pourquoi donc ?

CHARLES.

Comme moi quand on a l'âme fière,
On aime son drapeau mieux que cette bannière ;
J'aimerais à me voir près du roi dans les camps :
Il faut là des soldats, ici des courtisans.
Cette cour, je voudrais ne pas l'avoir connue ;
Peut-être aussi jamais je ne t'eusse revue.

JULIE.

Ne me tutoyez pas : quand nous étions enfans,
Charle, c'était fort bien : nous n'avons plus quinze ans.

CHARLE.

A la cour, n'est-ce pas ? *toi* n'est pas en usage :
Il faut là blasonner tout, jusqu'à son langage ;
Oui, là, tout ce qui sent la douce égalité
Du palais est proscrit, comme la vérité.
Puis-je te dire *vous?* Laisse à l'indifférence
Ce *vous;* et souviens-toi des jours de notre enfance :
Tu m'aimais bien alors, et tu me tutoyais !
Entre nous toujours *toi,* disais-tu ; *vous,* jamais :
Que *toi* de notre amour devienne le symbole ;
Celui qui dira *vous,* manquera de parole.

JULIE.

Je suis mariée.

CHARLE.

Oui : c'est encore un serment
Qu'alors tu m'avais fait, que tu faussas pourtant.
Quand je te dis adieu, pour entrer en campagne,
Reviens! t'écriais-tu, je serai ta compagne.
Un autre te possède ! à toute heure du jour,
Cet autre, il est heureux ! il te parle d'amour,
Cause seul avec toi, te contemple, t'admire
Et voit avec transport ta bouche lui sourire.
Allez-vous quelque part ? tous les yeux sont sur toi ;
Alors, avec orgueil il dit : Elle est à moi !
A lui !... Qu'a-t-il donc fait, pour devenir l'arbitre
De ton sort et du mien ? Ah ! Julie, à quel titre
A-t-il pu t'obtenir et me ravir un bien
Sans lequel désormais tout pour moi n'est plus rien ?
Recèle-t-il ce cœur qui te fit infidèle,
Du feu qui me consume une faible étincelle ?
T'aime-t-il seulement ? et sent-il, comme moi,
Le besoin de mourir, s'il vivait loin de toi ?

A cet amour si pur, qui remplissait mon âme,
Tu préféras pourtant sa ridicule flamme,
Cinquante ans passés !

JULIE.

Charle, on vous avait dit mort :
Il a fallu céder, obéir.

CHARLE.

Oui, j'ai tort :
Pardon....

(Il se jette à ses pieds, lui baise les mains. Entreprise.)

JULIE.

Que faites-vous? laissez-moi....

CHARLE.

Non.

JULIE.

J'appelle !
Laissez-moi, laissez-moi.... Mon cousin !...

CHARLE.

Ah! cruelle !
Que me rappelles-tu?

JULIE.

Votre devoir, le mien.

CHARLE.

M'aimes-tu?

JULIE.

Levez-vous.... Quelqu'un....

CHARLE, *se relevant vivement.*

Non : ce n'est rien...
M'aimes-tu? réponds-moi ; dis.

JULIE.

Si je vous suis chère,
Charle, vite partez.

CHARLE, *cherchant à l'entraîner.*

Non.

JULIE.

Mon cousin, mon frère,
Respecte-moi, ta sœur !

CHARLES, *la laissant s'échapper de ses mains.*

Ma sœur ! si tu l'étais,
Là, dans mon désespoir, je me poignarderais.

JULIE.

Charle, parlez moins haut; allez-vous-en : je tremble
Que mon mari ne vienne et ne nous trouve ensemble.
Mon trouble, ce désordre.... Ah! nous serions perdus !

CHARLE.

Oui : mais avant dis-moi que tu ne m'en veux plus,
Que nous nous verrons seuls, bientôt, aujourd'hui même.

JULIE.

Cet outrage, monsieur, me rend toute à moi-même.
Je l'exige, sortez!

CHARLE.

Un outrage, grand Dieu!
Qui? moi, t'outrager!.. Ah! si tu le crois, adieu!

JULIE.

Eh bien! oui, partez vite.

CHARLE.

Adieu : je me retire;
Mais toi, tu répondras...

(Il s'éloigne.)

JULIE, *à part.*

O ciel! que veut-il dire?
(Haut.)
Ses yeux sont égarés... s'il allait... Attendez...

CHARLE, *déjà près de la porte.*

Que j'attende! eh! pourquoi? Vous me le commandez,
(Il revient.)
Je ne pars plus, je reste... Oui, je l'ai reconnue
Ta voix, ta douce voix : mon âme s'est émue
Au charmant souvenir de ses jeunes accens :
C'est elle, comme au jour de tes premiers sermens :
Ah! parle encor de même : un seul mot de tendresse...
Un seul mot!

JULIE.

Finissez : ce langage me blesse,
Charle.

CHARLE.

Pardonne-moi... Pour te reconquérir,
Que faut-il faire? dis; je meurs, s'il faut mourir:
Tout ce que tu voudras, commande-le moi, parle :
Mon honneur excepté, je te promets tout.

JULIE.

Charle,
Votre honneur excepté, dites-vous? et le mien!

CHARLE.

J'entends : tout, excepté quelque chose, n'est rien.
Le veux-tu, mon honneur? oh! tout : le roi, la France,
Mon vieux père; je suis son unique espérance,
Tu sais... eh bien! dis : oui... je fuirai tout pour toi.
Brise en deux mon épée, et déserte avec moi.

Alors, comme en amour, égaux en sacrifices,
Soyons au même prix l'un de l'autre complices.

JULIE.

Epouse criminelle ! ô monsieur !

CHARLE.

Votre époux !
Encor lui ! toujours lui !

JULIE.

Charle !

CHARLE.

Enfin, l'aimez-vous?
L'aimes-tu ? réponds-moi : tu gardes le silence !
Aurait-il quelques torts? t'aurait-il fait offense?
Parle : tu n'as plus rien à redouter de moi ;
Plus de séduction, d'embûches contre toi...
C'est le parent, l'ami, l'ami de ton enfance
Qui réclame à présent toute ta confiance.
Réponds : c'est un tyran, il cause ton malheur,
N'est-ce pas? Oui... permets que je sois ton vengeur ;
Je cours le défier...

JULIE.

Qui? mon mari !

CHARLE.

Lui-même.

JULIE.

Vous êtes fou, monsieur ; mon mari ! mais je l'aime
Beaucoup, monsieur, beaucoup.

CHARLE.

Tu l'aimes !..

JULIE.

Voyez-moi !
De mon amour pour lui jugez par mon effroi ;
Mon sang s'est retiré, mes veines sont glacées...
C'est vous, monsieur... ce sont vos affreuses pensées...
J'entends du bruit : on vient... Causez, monsieur, causez ;
Les gens à mal penser sont toujours disposés.

SCÈNE IV.

JULIE, LE DOMESTIQUE, CHARLE.

LE DOMESTIQUE, *présentant une lettre à Julie.*

La personne est en bas ; elle attend la réponse.
Elle désire entrer : faut-il que je l'annonce?

JULIE, *après avoir lu.*

Oui, faites-la monter. (Montrant la lettre à Charle.)
Quel est ce général?
Le connaissez-vous?

CHARLE, *regardant la lettre.*

Dieux!

JULIE.

Quoi !

CHARLE.

C'est le maréchal.

JULIE.

Le maréchal!

CHARLE.

Lui même... ah! c'est son écriture:

(Il rend la lettre.)

JULIE.

Que dites-vous? voyez pourtant la signature.

CHARLE.

C'est lui, vous dis-je : adieu.

JULIE.

Restez.

CHARLE.

Je le voudrais ;
Mais seul avec vous! non, je vous compromettrais...
Je pars : méfiez-vous de ses perfides trames ;
La vertu n'est qu'un mot pour lui, celle des femmes
Surtout ; et s'il entrait...

JULIE.

Vous pensez?

CHARLE.

Lui !..

JULIE.

Du bruit !

(Lui montrant la porte de l'escalier dérobé.)

A deux pas du château cet escalier conduit.

CHARLE, *courant vers la porte.*

Et la clef?

JULIE.

Sur la porte en bas.

(Charle sort et ferme la porte sur lui.)

SCÈNE V.

JULIE, *seule.*

(Elle écoute, puis va à sa toilette. Charle entr'ouvre la porte par laquelle il est sorti.)

Quelle figure!
Oh! comme je suis laide! et puis cette coiffure,
Comme elle me sied mal! Pouvais-je aussi prévoir?..
Mais personne ne vient : passons dans mon boudoir...

Je ne puis le souffrir, non; mais, en conscience,
Je suis femme, il est duc et maréchal de France.

(Elle entre dans le boudoir à droite du théâtre.)

SCÈNE VI.

CHARLE, *seul.*

Voyez donc la coquette! Et moi qui la croyais...
Me laisser prendre ainsi!.. nous verrons désormais...
C'est mal: oui, c'est fort mal d'épier sa conduite;
Mais je veux, à tout prix, de ceci voir la suite,
Me cacher, tout entendre... Ah! cette fois, c'est lui...
Où me mettre? il vient... là... non... ah! dans cet étui.

(Il se cache dans l'étui de la harpe.)

SCÈNE VII.

LE MARÉCHAL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE *entre le premier et annonce.*

Le comte de Verteuil.

(Il sort par le boudoir.)

LE MARÉCHAL.

Personne... où donc est-elle?
Je devine: elle veut paraître encore plus belle.
Soit: c'est d'un bon augure, il faut en profiter;
Ainsi, pour réussir, débutons par flatter,
Et nous verrons après... Mais la voici... Madame...

SCÈNE VIII.

CHARLE, dans l'étui de la harpe (*), JULIE, LE MARÉCHAL.

JULIE, *jouant la surprise.*

Monsieur le maréchal!.. Pour surprendre une femme,
Un semblable artifice est-il bien délicat?

LE MARÉCHAL.

De vos durs procédés il est le résultat:
En guerre, vous savez, ruse ou force, il n'importe;
Et, puisqu'au maréchal vous fermiez votre porte,
C'était au général de la lui faire ouvrir.

JULIE.

Venir sous un faux nom, monsieur, vous travestir,
C'est ainsi qu'on en use avec une inconnue.

(*) Dans cette scène, le jeu muet de Charle doit être vif.

LE MARÉCHAL.

Madame... eh! autrement je restais dans la rue.
Pour dompter mon amour, j'ai tenté mille efforts;
Mais à pareils combats sommes-nous les plus forts?

JULIE.

Ah! vous êtes pourtant d'une force assez belle :
Si rarement pour vous on se montre cruelle!
Oui, chacun vous accorde un mérite si grand,
Que partout vous passez pour un premier talent.
Comme on aime à vous voir cette noble assurance,
Qui vous fait dédaigner la sotte méfiance
De certains amoureux, minces imitateurs
D'un maître qui jamais n'aura de successeurs!
Des rivaux sont pour eux de vifs sujets d'alarmes;
Plus ils sont, plus pour vous l'aventure a de charmes.
Un mari les effraie : oh Dieu! les pauvres gens!
Qu'est cela donc pour vous? On les voit, complaisans,
Empressés à lui plaire, et par mille caresses
Déguiser de leur mieux le but de leurs tendresses.
Allons donc, louvoyer! c'est bon pour des enfans :
On n'arrive jamais par tous ces faux fuyans!..
Vous cinglez droit au port, et, sans le reconnaître,
Comme en pays conquis, vous abordez en maître.
Vous changez, j'en conviens, parfois de pavillon;
Quand on a comme vous un si fameux renom,
On redoute l'effet qu'on s'attend à produire,
Et par son propre éclat on craint trop de se nuire.
Enfin, l'on vous reçoit, et vous parlez d'amour,
Comme un autre, en entrant, souhaite le bonjour.

LE MARÉCHAL.

Comtesse, en vérité, vous ne m'épargnez guère.
Ah! je suis assailli d'une étrange manière!
C'est presque sur les gens tirer à bout portant,
Et, pour parer le coup, il faudrait le talent
Que daignait me prêter tout-à-l'heure le vôtre;
Car, si j'en possède un, vous en avez un autre
Qui, flatterie à part, surpasse encore le mien.

JULIE.

Veuillez vous expliquer : je ne comprends pas bien.

LE MARÉCHAL.

C'est toujours chaque fois qu'on ne veut pas comprendre,
Et jamais avec moi vous ne voulez entendre;
Pourtant vous avez tort.

JULIE.

Il se peut, mais au fait,
Je vous prie, en deux mots.

LE MARÉCHAL.

Deux mots! un suffirait.

JULIE.

Eh! dites-le donc.

LE MARÉCHAL.

Charle... Eh bien! c'est admirable :
Tout court que soit le mot, comme il est saisissable!
Ah! vous avez compris, parfaitement compris :
Regardez donc plutôt ce charmant coloris
Qui, tout en vous rendant encor cent fois plus belle,
Vous justifie aussi du renom de cruelle.

JULIE.

Vous m'outragez, monsieur.

LE MARÉCHAL.

Du tout : je suis piqué,
Je me venge ; c'est vous qui m'avez attaqué.
Ah! vous broyez vraiment vos couleurs à merveilles!
Mais à votre service on en a de pareilles!
D'un pendant le tableau d'ailleurs avait besoin,
Et, pour vous le trouver, je n'ai pas été loin.
Je suis, en pareil cas, l'homme par excellence.

JULIE.

C'est une indignité!

LE MARÉCHAL.

Non...

JULIE.

Une impertinence!

LE MARÉCHAL.

Jamais en tête à tête on n'est impertinent :
On se dit ce qu'on pense, alors on n'est que franc.

JULIE.

Dites, dites, monsieur : parlez donc, je l'exige.

LE MARÉCHAL.

Pour la vivacité vous êtes un prodige...
Si vous pouviez vous voir! d'honneur, le feu du ciel
Serait en ce moment lancé sur votre hôtel,
Je vous désirais bien d'être plus agitée.

JULIE.

De sang-froid se voit-on de la sorte insultée?

LE MARÉCHAL.

Mais, encore une fois, personne n'écoutait.

JULIE.

Monsieur...

LE MARÉCHAL.

Eh bien! quoi donc, j'ai surpris un secret
Et j'en cause avec vous, trop librement peut-être;
De soi, que voulez-vous? on n'est pas toujours maître;
Puis, j'étais trop mal pris, pour être généreux...
J'ai le coup-d'œil juste, hein? oui j'ai de très-bons yeux;
Mais, avec de moins bons, n'eussé-je pas de même
Dans le petit cousin vu l'objet que l'on aime,
Le favori du cœur? Eh! comment ne pas voir,
A moins que d'être aveugle, ou de ne pas vouloir?
Ces mêmes yeux, pour moi maintenant si barbares,
Hier avec les siens semblaient jouer aux barres...
Et cela dans un bal, un bal d'ambassadeur!

JULIE, *à part.*

S'il l'eût trouvé là!

LE MARÉCHAL.

Puis, avec quelle froideur
Accueilliez-vous les gens empressés à vous plaire?
Vous répondiez à peine!

JULIE, *à part.*

O langue de vipère!

LE MARÉCHAL.

Sans avoir mauvais goût, ce n'est pas bien choisir:
Il est trop jeune... eh! oui, laissez-le donc mûrir.
Former les jeunes gens, ce n'est pas votre affaire;
Ce soin revient de droit à quelque douairière.
Parmi les hommes faits prenez-moi vos amans,
Et, par protection, mettez-nous sur les rangs.

JULIE, *riant.*

Vous avez, maréchal, un aplomb que j'admire:
Je voulais me fâcher, vous me forcez de rire.

LE MARÉCHAL.

Vous êtes un enfant, vous dis-je; et moi pourtant
Qui ne le suis plus...

JULIE, *le regardant et souriant.*

Non.

LE MARÉCHAL.

C'est vrai. J'ai vu l'instant,
Où, presque comme vous, j'allais prendre la mouche.
Se voir traiter de fat! diantre! aussi cela touche,
Cela pique même, oui... Mais arrivons au fait:
A Charle, sans l'aimer, vous portez intérêt,
N'est-ce pas?

JULIE.

Mais je suis...

LE MARÉCHAL.

Vous êtes sa parente.

JULIE, *vivement.*

Sa cousine germaine.

LE MARÉCHAL.

Et cousine excellente !
Oui, je sais tout cela ; mais il n'a pas de bien :
Il est sous-lieutenant, et c'est à-peu-près rien ;
De le voir avancer vous avez grande envie :
Le roi ne lui veut point donner de compagnie,
Le ministre les vend. Confiez-moi ce soin ;
Vous verrez si je sers mes amis au besoin.
Oui, je jure qu'avant la fin de la semaine
Gratis de par le roi je le fais capitaine,
Et vous, du même édit... femme de général.

JULIE, *gaîment.*

Vous avez le bras long.

LE MARÉCHAL.

Oui, foi de maréchal.

JULIE, *effrayée.*

Oh mon Dieu ! mon mari !

LE MARÉCHAL, *sans s'émouvoir.*

Votre mari !

JULIE.

Lui-même.

LE MARÉCHAL.

Il passe la revue.

JULIE.

Ah ! c'est lui !

LE MARÉCHAL.

Mais quand même...

JULIE.

Défense de vous voir.

LE MARÉCHAL.

Moi ! du fruit défendu !
Maladroit que je suis !.. O paradis perdu !

JULIE.

Partez : cachez-vous !

LE MARÉCHAL.

Non, ma foi non, belle dame,
Nous le verrons.

LA MARÉCHALE, *en dehors.*

C'est bien ; laissez-moi.

LE MARÉCHAL.

C'est ma femme !

(A part.)
Que la peste l'étouffe!.. Attendons son départ.
(A Julie.)
Allons, soit : j'y consens, mettez-moi quelque part.

JULIE, *lui montrant le cabinet à sa gauche.*

Là.

LE MARÉCHAL, *entrant dans le cabinet, à part.*

Que vient-elle faire?

(Il laisse la porte entr'ouverte et écoute.)

SCÈNE IX.

CHARLE, JULIE, LA MARÉCHALE, LE MARÉCHAL.

(Pendant cette scène, la pantomime de Charle et du maréchal doit être animée.) (1)

LA MARÉCHALE, *à Julie.*

Eh! bonjour donc, ma belle,
O l'adorable enfant! De la rose nouvelle,
Un lendemain de bal, on lui voit la fraîcheur.
Quel teint! quel coloris! embrassez-moi, cher cœur.
(Elles s'embrassent.)
Vous avez cette nuit fait tourner bien des têtes!
On ne saurait compter vos brillantes conquêtes.
Dans Versailles, d'honneur, il n'est bruit que de vous,
Et nos jeunes seigneurs! ils sont comme des fous.
C'est un succès complet... A propos, la princesse,
Des pauvres désirant soulager la détresse,
A conçu le projet d'un bal à l'Opéra,
Bal par souscription; Son Altesse y viendra.
On forme un comité, j'en suis la présidente.

JULIE.

Femme de maréchal, cent mille écus de rente!
C'est un choix qui plaira surtout aux indigens.

LA MARÉCHALE.

Je ne viens point chez vous quêter de complimens...
Ici l'on vous adore, et tout Paris vous aime;
Soyez de ce conseil: les plus avares même,
En voyant votre nom, deviendront généreux;
Vous me rendrez service et ferez des heureux...
Les pauvres vont bénir leur ange tutélaire.

JULIE.

J'accepte : secourir l'indigence, et vous plaire,
Sont, pour me décider, deux titres tout-puissans.

(1) L'étui de la harpe doit être placé de façon que le maréchal ne puisse apercevoir Charle.

LA MARÉCHALE.

Ah ! j'avais bien compté sur vos beaux sentimens ;
Mais vous aurez du mal, beaucoup de mal, ma chère.

JULIE.

N'ai-je donc pas reçu d'avance mon salaire ?

LA MARÉCHALE.

C'est la tour de Babel, un bal de souscripteurs !
On y verra des gens de toutes les couleurs :
Nous admettons tout... ah ! nous aurons du mélange.
Vous figurez-vous bien cet assemblage étrange ?
Des pairs, des maréchaux et des ambassadeurs
D'une part, et de l'autre, un tas de... procureurs,
De robins, d'avocats : le corps de la finance,
Assommans parvenus, boursoufflés d'arrogance,
Qu'à leur air, leur gros rire on distingue à cent pas ;
Lourds d'écus qu'ils ont tous, et d'esprit qu'ils n'ont pas ;
Espèce de bétail aussi vain, et plus même,
Que le paon fait exprès pour leur servir d'emblême.
Bref, tout le tiers frisé... des banquiers, des marchands...
Ah !.. ça pûra le peuple, et d'ici je les sens !

JULIE.

J'avais, jusqu'à ce jour, pensé que l'indulgence
Était une vertu sœur de la bienfaisance.

LA MARÉCHALE.

Admirable, sublime élan de charité !
Vous êtes de plein droit dame du comité...
Si nous prenions un siége, il faut que je vous parle.

(Elles s'asseyent. La toilette les sépare du cabinet où est caché le maréchal.)

JULIE, *à part.*

Elle ne s'en va pas.

LA MARÉCHALE.

Je m'intéresse à Charle.

JULIE, *regardant le cabinet avec inquiétude.*

(A part.)

Ciel !

LA MARÉCHALE.

Et le pauvre enfant me fait grande pitié !
Il a depuis un mois dépéri de moitié.

JULIE, *l'interrompant.*

Ce bal, disiez-vous ?..

LA MARÉCHALE.

Non : laissons le bal...

JULIE, *à part.*

Je tremble !

(Haut.)
Mais...

LA MARÉCHALE.

Nous en causerons une autre fois ensemble.
Parlons de Charle : il est amoureux, fou de vous ;
Vous l'aimez aussi...

JULIE.

Moi!

LA MARÉCHALE.

Nous sommes entre nous,
Convenez-en.

JULIE.

Madame...

LA MARÉCHALE.

Eh! mon Dieu, ma mignonne,
Pourquoi me le cacher? Sur la terre personne
Ne vous porte à tous deux plus d'intérêt que moi.

LE MARÉCHAL, *à part.*

Oui!

JULIE.

C'est trop d'honneur... Mais...

LA MARÉCHALE.

Allons donc! cet émoi,
Si je doutais encor, leverait tous mes doutes...
Qu'avez-vous?.. Serait-on par hasard aux écoutes?

JULIE, *lui montrant la porte du fond.*

Je croyais... ce n'est rien.

LA MARÉCHALE.

Alors, parlons raison.

JULIE, *à part.*

Et ne pouvoir lui dire!..

LA MARÉCHALE.

Ecoutez ma leçon.

JULIE, *à part.*

Comment faire?

LA MARÉCHALE.

A la cour on vous trouve charmante;
Mais on vous trouve aussi par trop récalcitrante.
Soyez-la pour certains, mais pour tous... ah! c'est mal!
Faites fi du vieux duc, ou bien du maréchal,
Je le conçois de reste...

LE MARÉCHAL, *à part.*

Hein!

LA MARÉCHALE.

Tous deux sont hors d'âge.

LE MARÉCHAL, *à part.*

Bah!...

LA MARÉCHALE.

C'est si peu de chose en tout que leur hommage!
Mais, que le monde entier par vous soit rebuté,
Cela n'a pas de nom.

JULIE.

Madame...

LA MARÉCHALE.

En vérité!..
Que de trésors perdus, que pour un autre usage
Vous aviez en naissant recueillis en partage!
Ce jeune homme est si bien, votre cousin! si bien,
Qu'à vos rigueurs, ma foi, je ne conçois plus rien.
Ce pauvre Charle! au bal, il m'a fait de la peine...
Il s'est passé sans doute, entre vous quelque scène :
J'ai voulu lui parler après le menuet...
Il n'était plus à lui, sur ses pieds il tremblait,
Puis, il s'est tout-à-coup sauvé sans me répondre.
Avouez-le : c'était vraiment fait pour confondre,
Car enfin, j'ai sur lui quelques droits...

JULIE.

Vous!

LE MARÉCHAL, *à part.*

Holà!

LA MARÉCHALE.

Eh! oui.

LE MARÉCHAL, *à part.*

J'en tiens.

JULIE, *montrant la porte du cabinet.*

Il vient un air glacé par là
Et je crains... n'est-ce pas?..

LA MARÉCHALE, *regardant la porte*

Je ne sens rien, ma chère.

JULIE.

Je vous assure...

LA MARÉCHALE.

Soit : mettons-nous en arrière.

(Elles reculent leurs siéges.)

Revenons aux galans : Je trouve donc fort mal
Que vous les traitiez tous comme le maréchal.
On distingue son monde, on est ce qu'on doit être ;
Enfin, par vos dédains vous vous nuisez peut-être :
On peut prétendre à tout avec tant de beauté ;
Moins jeune et moins jolie, au faîte on a monté.
Pour ministres ou rois, si l'on a des faiblesses,

Pensez-vous que ce soit pour être leurs maîtresses?
Quelquefois, pas toujours; mais nous politiquons,
Nous donnons des avis qu'on suit : nous gouvernons.
Nous dirigeons l'armée, ordonnons les parades,
Entre nos favoris distribuons les grades,
Et reprenons enfin, par degrés, sans éclat,
Non de droit, mais de fait, notre rang dans l'état.
Des plus grands rois alors maîtresses souveraines,
S'ils veulent l'être encor, nous savons être reines :
Ils sont à nos genoux; c'est nous qui commandons,
Et, ce qu'ils vont signer, c'est nous qui le dictons...
Bref, ce qu'on nous demande en soi toujours amuse;
On donne si l'on veut; si l'on veut on refuse.
Allons, soyez du monde, et surtout de la cour;
Songez qu'on n'y vit pas sans y faire l'amour,
Qu'il sert de passe-temps, s'il n'est pas une affaire;
Qu'enfin c'est pour cela que nous sommes sur terre.
Vous êtes, n'est-ce pas, femme de qualité?
Eh bien! soyez-là donc... Votre timidité,
Vos scrupules niais sont à mourir de rire.
Eh! mais, que craignez-vous? qu'on en puisse médire :
Qu'on vous donne au lieu d'un, deux, même trois amans,
Quatre... prenez toujours, prenez, c'est du bon temps;
Mais ce serait un meurtre, étant jeune et jolie,
Si les propos qu'on tient, n'étaient que calomnie.
Que les prudes moitiés d'un tas d'hommes nouveaux,
Plébéiens décrassés, aujourd'hui nos égaux,
Veuillent les premiers jours de leurs grandeurs nouvelles,
Afficher à la cour les airs d'être fidèles :
C'est un reste de ville, un préjugé bourgeois...
On peut le leur passer, c'est l'affaire d'un mois.
Voyez s'acclimater aux pays les rebelles!
Hé! ne dirait-on pas presque des naturelles?
La femme, j'en conviens, du nouvel amiral
Trouva pendant un an que nous vivions fort mal;
Mais qu'est-il résulté de ces fiers étalages?
Qu'elle exige aujourd'hui ses termes d'arrérages;
Qu'il n'est point de seigneur un peu jeune et galant,
Qu'elle ne prenne au mot, s'il soupire un instant.

JULIE.

* La marquise sa sœur, parla-t-on jamais d'elle? (1)

LA MARÉCHALE.

* Celle-là peut bien faire en public la cruelle;
* Elle a raison, ma foi, de vouloir se cacher
* La vilaine qu'elle est! des goûts pour son cocher!

(1) Les quatre vers précédés d'un astérisque ont été retranchés à la représentation.

JULIE.

Oh fi!

LA MARÉCHALE.

Mais c'est exact... Vous n'en trouverez guère.

JULIE.

(A part.)

Vous, madame. Elle va me l'accorder, j'espère.

LA MARÉCHALE, *la regardant et partant d'un éclat de rire.*

Vous et mon cher époux vous êtes les premiers
Qui...

(Julie tousse pour couvrir la voix de la maréchale.)

Vous toussez !

JULIE.

La porte...

LA MARÉCHALE, *d'un air d'intérêt.*

(Elles se lèvent.) Ah ! vous vous enrhumiez.
Maudite porte ! Ainsi, pour finir ma morale,
Jouissez du présent : il est court l'intervalle
Qui sépare à jamais nos printemps des hivers ;
Alors c'est fait de nous, nos autels sont déserts !
Hélas ! comme on voudrait ressaisir les hommages
Qu'on a dans ses beaux jours repoussés comme outrages !
Après l'amour du moins reste encor l'amitié,
Et n'a pas tout perdu qui récolte à moitié.
Oui : faire des heureux c'est preuve de sagesse ;
Ce sont autant d'amis qu'on lègue à sa vieillesse.
Je vous quitte... Adieu donc : vous y réfléchirez,
Et demain soir chez moi, n'est-ce pas, vous viendrez?
Nous causerons du bal ; adieu, ma toute belle.

(Julie l'accompagne.)

Restez donc.

JULIE.

Permettez : quelqu'autre soin m'appelle.

LA MARÉCHALE.

Vous me trompez : c'est mal.

JULIE.

Je vous promets.

LA MARÉCHALE.

Allons,
Quelques instans de plus ainsi nous nous verrons.

(Elles sortent ensemble.)

(Charle veut quitter sa retraite, mais voyant le maréchal sortir de la sienne, il rentre vite dans l'étui de harpe.)

SCÈNE X.

LE MARÉCHAL, *seul.*

Pends-toi, brave Crillon, lui disait Henri quatre,
Tu n'étais pas là !.. moi... j'y suis et me vois battre.
Chez la femme d'autrui toutes difficultés,
Chez la mienne, en retour, force facilités !..
Comme on voit, à tout âge on peut encore apprendre...
Et j'apprends...

(Il s'assied sur le sopha à droite du théâtre ; il y pose son chapeau.)

Mais enfin, je n'irai pas me pendre !
Sans le savoir au juste, au fait je m'en doutais.
Je vivais bien avant, je vivrai bien après.
C'est un prêté rendu : voilà ce qu'on s'attire...
Oui, mais la maréchale aurait pu n'en rien dire.

(Se levant, sans songer à son chapeau.)

Ah ! bah ! ce n'est pas vrai... c'était pour se vanter !
Je suis, parbleu ! bien fou de m'en inquiéter...
Le beau mal, après tout, qu'un mal imaginaire !..
Le mal n'est rien, la peur est tout... du caractère.

(Au public.)

Cela ne paraît point, n'est-ce pas ?

(Julie arrive toute effarée.)

SCÈNE XI.

CHARLE, JULIE, LE MARÉCHAL.

JULIE, *au maréchal.*

Cachez-vous.

(Le maréchal se sauve dans le cabinet sans prendre son chapeau.)

SCENE XII.

CHARLE, LE COLONEL, JULIE, LE MARÉCHAL.

LE COLONEL, *à Julie.*

(De la cantonade.) (Sur la scène.)

La maréchale ici ! Je croyais qu'entre nous
Il était convenu qu'avec pareille femme...
Femme n'est pas le mot, c'est...

JULIE.

Monsieur !..

LE COLONEL.

Hé ! madame,

Elle est ce que je pense, ou je me trompe fort,
Et de la recevoir vous avez eu grand tort.
Que venait-elle faire?

JULIE.

Il s'agit d'une fête,
D'un bal...

LE COLONEL

Ah! oui, je sais : mais une femme honnête,
Dès lors que celle-ci préside quelque part,
A de pareils détails ne peut plus prendre part.
Vous enverrez deux mots d'excuse à son adresse...
Savez-vous ce qu'a dit de nous cette duchesse,
Cette?..

JULIE.

De grâce...

LE COLONEL.

Aussi je lui garde une dent...

CHARLE, *à part, montrant du doigt le maréchal.*

Le cours est instructif, s'il n'est pas amusant.

LE COLONEL.

Quand je vous épousai, le roi m'a fait vicomte,
Bien que sans l'être, avant je signasse : Le comte.
J'étais noble à moitié, je l'étais de par moi,
S'entend de par mon père et peu de par le roi.
Mon titre était... douteux, d'accord : mais voici comme,
Après m'avoir traité de bourgeois-gentilhomme,
Cette méchante langue à la cour s'exprimait,
Devant le prince encore... oui, le prince écoutait!
Ce propos est si dur, tellement m'humilie,
Qu'à peine j'ai la force...

JULIE.

Assez donc, je vous prie.

LE COLONEL.

« Fille noble, dit-elle, et qui n'a pas de bien,
« Se donne, en acceptant un mari plébéien,
« Un domestique mâle, un serf qui la promène,
« En bas l'attend partout et le soir la ramène. »
Un serf! Concevez-vous ?

LE MARÉCHAL, *à part.*

Calembourg!

LE COLONEL, *apercevant le chapeau laissé par le maréchal.*

Un chapeau
Chez ma femme!

(Il prend ce chapeau qu'il examine avec stupéfaction et met le sien sur le sopha.)

LE MARÉCHAL, *à part.*

Le mien! ah! voici le plus beau.

LE COLONEL, *à Julie.*

A qui, s'il vous plaît?

JULIE, *balbutiant.*

Mais...

LE COLONEL.

Répondrez-vous, madame?
A qui? Vous pâlissez... cette maudite femme,
La maréchale enfin, n'était pas seule ici,
Je gage...

JULIE, *moitié dignité, moitié frayeur.*

Ah!..

LE COLONEL.

Mais au fait, le chapeau que voici
Appartient à quelqu'un : faites-le moi connaître...
C'est sans doute un des miens... ce plumet...

JULIE, *comme par inspiration, à part.*

(Haut.)
Ah!.. Peut-être.

LE COLONEL.

Comment!

JULIE, *regardant le chapeau.*

(A part.) (Haut.)
Il est neuf! oui, Vous entrez chez les gens
De manière, monsieur, à leur troubler les sens...

LE COLONEL.

Bref!

JULIE.

Je vous ménageais une aimable surprise;
Mais sur le résultat je m'étais bien méprise :

(Élevant la voix, afin que le maréchal entende bien.)

Le roi vous a nommé ce matin général...
Dans mon empressement, empressement fatal!
De ce chapeau pour vous j'envoyai faire emplette;
Avant de vous l'offrir j'attendais l'épaulette.

LE COLONEL.

Quoi! l'épaulette aussi? je suis donc général!
Tout de bon... général!..

(Il met le chapeau et va se regarder à la glace.)

Il ne me va pas mal
Ce chapeau... bien... fort bien... ah! que je vous embrasse!
Me pardonnerez-vous? Mettez-vous à ma place
Aussi : voir un chapeau dans la chambre à coucher
De sa femme et ne pas un peu s'effaroucher!..
O maudit chapeau!.. non, cher chapeau!.. que de peines,
Que de plaisirs par toi!.. tour-à-tour dans mes veines
Que tu fis circuler de mauvais, de bon sang!
Je suis donc général! moi! maréchal-de-camp!..
A la fin, je le suis!.. ça m'était dû de reste :

Feu mon père l'était... mon fils le sera.. Peste !
(D'un air caressant.)
Je n'en ai pas.., Julie...

JULIE, *avec dédain.*
Ah!

LE MARÉCHAL, *à part, riant.*
Sans moi...

LE COLONEL, *à Julie.*
Mon brevet,
L'avez-vous?

JULIE.
Pas encor.

LE COLONEL.
Non ; je suis inquiet :
Quand l'aurai-je?

JULIE.
Ce soir.

LE COLONEL.
Ce soir, ah! je respire...
De qui donc tenez-vous?..

JULIE.
Je ne puis vous le dire.

LE COLONEL.
Soit : je cours...

JULIE.
Où, monsieur?

LE COLONEL.
Au ministère donc.

JULIE.
Au ministère!

LE COLONEL.
Eh! oui : je veux apprendre...

JULIE.
Non,
N'allez pas...

LE COLONEL.
Comment non! j'y vais et tout de suite..
D'abord, je ne veux plus que ce chapeau me quitte,
Je le prends.

LE MARÉCHAL, *à part.*
C'est cela!

JULIE.
Monsieur...

LE COLONEL.
Oh! je le prends.

JULIE.
Mais avec cet habit c'est un vrai contre-sens.

LE COLONEL.

C'est juste, mais il faut que mon monde me voie,
Que toute ma maison participe à ma joie,
Je remonte à l'instant.

(Il va pour sortir par le cabinet.)

JULIE.

(A part.) (Haut.)
Ciel! Mais, monsieur, par où?..

LE COLONEL, *riant.*

En vérité, je crois que j'en deviendrai fou!
(Se frappant le front.)
Pauvre tête!.. c'est sûr!

(Il sort.)

LE MARÉCHAL, *à part.*

(La main sur le front.)
Quel instinct! Hé! la mienne!
(Gaîment.)
Bah! tant d'autres avec...

SCENE XIII.

CHARLE, JULIE, LE MARÉCHAL.

JULIE, *courant vers le cabinet, au maréchal.*

Sortez, monsieur.

LE MARÉCHAL.

Ma reine,
Je sors

JULIE.

Osez-vous bien?..

LE MARÉCHAL.

Vous signez des brevets,
Faites des généraux... A la fin, je croyais....

JULIE.

Vous êtes galant homme et m'avez compromise;
Tirez-moi du danger où seul vous m'avez mise.
J'ai promis ce brevet à mon mari ce soir;
Vous avez du crédit; ce soir il doit l'avoir.

LE MARÉCHAL.

Ce soir! mais si demain...

JULIE.

Non, je serais perdue.

LE MARÉCHAL, *à part, se consultant.*

J'aurai cher cette fois payé ma bienvenue.

Après tout, ce n'est pas chose si rare à voir;
Plus d'un brevet, ma foi, fut daté du boudoir...
(Avec dépit.) (Haut.) (A part.)
Du boudoir! Vous l'aurez. Achetons son silence.
(Haut.)
Ma femme vous a fait certaine confidence;
Gardez-vous de la mettre en circulation :
Elle est fausse d'abord... c'est pure invention,
J'en réponds.

JULIE, *lui montrant d'un air suppliant la porte du cabinet.*

O monsieur! partez.

LE MARÉCHAL.

Par cette porte?

JULIE.

Oui, suivez l'escalier.

LE MARÉCHAL.

Bien : mais pour que je sorte,
Il me faut au moins...

JULIE.

Quoi?

LE MARÉCHAL.

Par exemple, un chapeau.

JULIE, *d'abord interdite, puis elle prend le chapeau de son mari, le donne au maréchal.*

Tenez.

LE MARÉCHAL, *surpris et ensuite gaîment.*

Troc pour troc, soit.

JULIE.

Partez...
(Elle le conduit jusqu'à la porte qu'elle ferme.)
Ah!

SCÈNE XIV.

CHARLE, JULIE, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Que c'est beau,
Doux d'être général! mais, réflexion faite,
Ma chère, je m'en vais : ce brevet m'inquiète;
Je veux voir le ministre et sonder le terrain.

JULIE.

Mais vous l'aurez ce soir, tout au plus tard demain.

LE COLONEL.

Non, il faut...
(Il cherche son chapeau.)
Mon chapeau...

JULIE, *troublée.*

Vous l'avez.

LE COLONEL, *le chapeau de général à la main.*

C'est le vôtre,
Celui de général... Qu'ai-je donc fait de l'autre ?

(Charle sort à demi de l'étui, place son chapeau dessus et rentre dans l'étui.)

Je ne le trouve plus... et pourtant je l'avais ;
Je n'ai pas rêvé.

JULIE, *apercevant le chapeau sans avoir vu Charle.*

(*A demi-voix.*) Ciel !

LE COLONEL.

Quoi donc ?

JULIE.

Rien, monsieur, mais
Sur cet étui... voyez.

LE COLONEL.

Ah ! le voilà ! qui, diable !
L'a donc mis là-dessus ?... enfin.

(Il met le chapeau de général sur le sopha et va prendre l'autre.)

JULIE, *à part.*

C'est incroyable,
Et je m'y perds.

LE COLONEL. *mettant le chapeau sur sa tête.*

Eh bien ! il entrait jusqu'au fond ;
A peine maintenant s'il me couvre le front...
Tout-à-l'heure, il m'allait.

JULIE.

(A part.)
(Haut.) C'est singulier. Je tremble.
En entrant vous l'aviez sous le bras, ce me semble.

LE COLONEL.

Sous le bras, dites-vous ? c'est possible en effet,
Et si vous l'avez vu...

JULIE.

J'ai dit qu'il me semblait.

LE COLONEL.

D'où peut donc me venir celui-ci ? Plus j'y pense,
Et moins...

(Il rit.)

JULIE.

Qu'avez-vous donc, et quelle extravagance ?

LE COLONEL, *riant plus fort.*

Charmant ! délicieux ! j'y suis... oui... m'y voilà...
Pardon, mais j'en étouffe !... Eh ! oui... c'est bien cela.

Devinez ; en cinquante, en cent je vous le donne :
Devinez à qui.

JULIE.

Moi ! mais je ne vois personne...

LE COLONEL

Cherchez.

JULIE.

Je chercherais, monsieur, jusqu'à demain...

LE COLONEL.

Le bon, l'excellent tour ! A votre cher cousin.

JULIE.

(A part.) (Haut.)
L'étourdi ! Merval ?

LE COLONEL.

Juste ! O pouvoir des sciences !
Quels effets tu produis sur nos intelligences !
Dans leurs savans calculs sublimes tu les fais,
Et nulles tu les rends pour les minces objets.
Figurez-vous qu'hier, causant astronomie,
J'en causais chaudement, c'est un peu ma manie,
J'ai changé de chapeau dans le feu du discours :
Un vieux chapeau d'un an, dont je me sers toujours !

JULIE.

C'est qu'alors votre esprit planait dans l'autre sphère,
Il voyageait.

LE COLONEL.

Voilà... Je cours au ministère.

(Charle depuis quelques instans essaie de se montrer à Julie.

JULIE, *l'apercevant.*

(A part.) (Haut au colonel.)
Charle !... Ordonnez d'abord qu'on mette les chevaux.

LE COLONEL.

Le roi n'a pas chez lui de plus beaux animaux...
C'est le jour où jamais... On me verra, ma chère.

(Il sort.)

JULIE, *à part.*

Je pourrai d'ici là l'empêcher d'en rien faire.

(Elle suit un instant son mari des yeux, puis regarde l'étui où Charle est caché.)

Grand Dieu ! seule avec lui !

SCENE XV.

CHARLE, JULIE.

JULIE.

Monsieur, vite, sortez :
Fuyez cette maison, fuyez-la.

CHARLE.

Quoi !

JULIE.

Partez,
Et n'y reparaissez jamais de votre vie.

CHARLE.

Est-ce à moi que s'adresse un tel discours, Julie?
A moi, ton ami !

JULIE.

Vous, Monsieur, retirez-vous ;
Si vous osiez braver mon trop juste courroux,
Craignez mon désespoir.

CHARLE, *atterré.*

Mon Dieu !

JULIE.

Je vous l'ordonne,
Merval, quittez la place, ou bien je l'abandonne,
Et je cours de ce pas tout dire à mon mari...

(Charle reste immobile.)

Vous avez entendu, monsieur... Encore ici !..

CHARLE.

(A part.) (Haut.)

Je pars, Julie. O ciel ! Un mot !

JULIE.

Non.

CHARLE, *aux genoux de Julie.*

Je te jure
Que mon amour pour toi jamais ne fut parjure...
(Dépit et dignité chez Julie.) (Julie veut sortir; il la retient.)
Cette infâme duchesse... Arrête... elle a menti...
Si je mens, qu'à tes pieds je tombe anéanti.

JULIE, *involontairement.*

(Réprimant son élan.)

Mon ami, levez-vous... Monsieur...

CHARLE.

Non, non, Julie ;

Redis-moi : ton ami... tu me rends à la vie...
Je mourais... je respire... oh ! oui : redis-le moi.

JULIE.

Charle !

CHARLE.

Non... Ton ami !

JULIE.

Ne me dites plus : toi...
Mon ami... grâce !

CHARLE.

(En s'éloignant il s'aperçoit qu'il n'a pas de chapeau.)

(A part, mais haut.)

Adieu !.. Tête nue... Ah ! que faire ?

(Apercevant celui du maréchal.)

Celui-ci !.. Bah ! l'on fait comme on peut à la guerre.

(Il prend le chapeau et arrache le plumet.)

Les frais, monsieur le duc, c'est vous qui les paîrez :
Vous avez du crédit et vous en userez.

(A Julie.)

Le roi signe aujourd'hui, l'occasion est belle ;
Près de Sa Majesté son service l'appelle.
Et, foi d'aide-de-camp, il s'exécutera.
Quant à nos trois chapeaux, advienne que pourra.

(S'en allant et s'arrêtant à la hauteur de la fenêtre.)

Déjà midi !.. voyez la garde qui défile...
Le maréchal !.. Victoire !.. il lit un papier... mille
Contre un, c'est le brevet, je gage.

JULIE, *allant regarder à la fenêtre qui reste fermée.*

Au pavillon
Voyez-le retourner... Je suis perdue !

CHARLE.

Eh non !
N'y demeurons-nous pas ? il faut qu'il l'expédie
Ce brevet, qu'il y joigne un mot de courtoisie.
Dans un quart-d'heure au plus j'en serai le porteur,

(L'embrassant.)

Et ce baiser d'adieu va doubler mon ardeur.

(Il sort par la porte de l'escalier dérobé.)

JULIE.

(Elle sonne, écrit deux mots ; un domestique vient : elle lui donne le billet, lui parle bas et quand il se retire :)

Allez et revenez.

SCÈNE XVI.

JULIE, *seule.*

Charle! cette duchesse...
Elle a menti, dis-tu?.. quelle indigne faiblesse!
Devrais-je?.. Ah! pourquoi donc a-t-on fait le devoir,
Sans placer à côté la force de vouloir?
Un quart-d'heure!.. ô tourment, incertitude affreuse!
Si le roi refusait... si le duc... malheureuse!
Eh, mon Dieu! j'oubliais mon mari, son départ...
Quel double ridicule! Oh! s'il était trop tard!..
J'ai froid!.. Ah! je me meurs!

(Elle tombe sur un siége près de sa toilette.)

SCÈNE XVII.

LE COLONEL, JULIE.

(D'abord sans voir Julie.) L'apercevant.

Enfin je... Ciel! ma chère,
Qu'avez-vous?

JULIE, *après une pause légère.*

Rien, monsieur, rien; du moins, je l'espère.

LE COLONEL.

Ne me le cachez point: vous souffrez... Oh! c'est moi
Qui vous aurai causé ce matin de l'effroi!
Respirez ce flacon... Combien je fus coupable!
Soupçonner une femme aussi recommandable!
Comment vous trouvez-vous?

JULIE.

Mieux, monsieur... c'est passé.

LE COLONEL.

Puisse ce que j'ai dit de même être effacé!
Me le pardonnez-vous?

JULIE.

Ce repentir me touche:
Aussi mon cœur est-il d'accord avec ma bouche:

(A part.) (Le colonel lui baise la main.)

Il vous a pardonné. Que c'est vil de tromper!

LE COLONEL.

Comment de pareils mots ont-ils pu m'échapper?

JULIE.

N'en parlons plus, monsieur.

(Elle se lève; le colonel la soutient sur son bras.)

LE COLONEL.

Toujours, toujours, madame.
Je ne méritais pas de vous avoir pour femme!
Le ministre aura tort, je reste auprès de vous.

JULIE.

Comment!

LE COLONEL.

C'est un devoir... c'est un plaisir trop doux.
Vous souffrez, et j'irais... Ah!

JULIE, *à part.*

Le ciel m'a sauvée.

LE COLONEL.

Si vous vous reposiez?..

JULIE, *vivement.*

Non, je suis mieux levée.

LE COLONEL.

Je crains...

JULIE.

Rassurez-vous : aux éblouissemens
Je suis sujette... alors au jardin je descends,
(Avec intention.)
Ou je vais au balcon, et le mal se dissipe.

LE COLONEL.

De la vie, en effet, l'air est bien le principe.
Si j'ouvrais la fenêtre?..

JULIE.

Eh bien! si vous voulez...

LE COLONEL.

Si je veux!
(Il ouvre et voit Merval dehors.)
(Il l'appelle.)
Ah! Merval!... Cousin!

JULIE.

Vous l'appelez!

LE COLONEL, *revenant vers Julie.*

Ne faut-il pas qu'il sache...
(Il rit et retourne à la fenêtre.)
Eh! où diable?..
(Il cherche des yeux Charle sur la place; puis tourne la tête et le voit rentrer dans l'appartement.)
Ah!

SCÈNE XVIII.

JULIE, CHARLE, LE COLONEL.

CHARLE, *à Julie, la saluant.*

Madame,
Agréez mes respects.

LE COLONEL, *à part.*

Qu'il est froid pour ma femme!

CHARLE, *tirant une lettre de sa veste.*

Monsieur le colonel, je viens de par le roi,
Notre seigneur et maître à vous ainsi qu'à moi,
Qui le servons tous deux, vous porter ce message.

LE COLONEL, *souriant.*

Donnez, cousin, donnez... c'est un brevet, je gage.

CHARLE, *lui donnant la lettre.*

En me le confiant, monsieur le maréchal
Ne m'a rien dit; lisez.

LE COLONEL, *après avoir lu.*

Ah! je suis général!

(A Charle.) (A Julie.)

Embrassez-moi, cousin. Vous permettez, j'espère,
Qu'il vous embrasse aussi...

JULIE.

Moi, monsieur!

LE COLONEL.

Oui, ma chère;
Allons, c'est bien le moins pour un jour aussi beau!

(A Charle.)

Embrassez, embrassez, timide jouvenceau;
Pour un sous-lieutenant vous êtes par trop sage.

CHARLE.

Permettez-vous, madame?..

(Il embrasse Julie.)

LE COLONEL, *occupé de son brevet.*

Ah! cousin! à votre âge,
On ne me disait pas ces choses-là deux fois:
Au lieu d'un, mon ami, moi! j'en aurais pris trois.

CHARLE, *voulant recommencer.*

Ah! si vous croyez...

LE COLONEL, *l'arrêtant.*

Non, c'est assez.

(Tournant le feuillet de la lettre.)

O surprise !
Mon brevet n'est pas seul.

CHARLE.

Comment !

LE COLONEL.

Que je relise !
Vous êtes capitaine et mon aide-de-camp.

CHARLE, *étonné.*

Moi !

LE COLONEL.

Des bontés du roi voilà le complément !
Un officier versé dans les mathématiques !
Ah ! nous ferons tous deux des cours astronomiques.

JULIE, *à part.*

La petite vengeance est bien d'un grand seigneur !

CHARLE, *à part.*

Le vaillant maréchal pour sa femme a-t-il peur ?

LE COLONEL, *à Julie, lui montrant Charle.*

Vous ne lui dites rien ; mais qu'avez-vous, ma chère ?
Complimentez-le donc.

JULIE.

Il croira bien, j'espère,
A la part que je prends à son avancement...

LE COLONEL, *l'interrompant.*

Au bonheur de l'avoir pour notre aide-de-camp...
Dites-lui donc cela, quelque chose d'aimable,
A lui qui ferait tout pour nous être agréable...
(A Charle.) (Il rit.)
N'est-ce pas ?... Savez-vous, cousin, de quoi je ris ?

CHARLE.

Mais non.

LE COLONEL, *touchant du doigt le chapeau de Charle.*

A qui ceci ?

CHARLE, *bas à Julie.*

Le sien : je l'ai repris.
(Au colonel.)
A moi sans doute.

LE COLONEL.

Non, hé non ! Voici le vôtre :
(Lui montrant le sien.)
J'ai pris en discutant, cette nuit, l'un pour l'autre.

CHARLE, *jouant la surprise.*

Au bal! est-il possible?

(Ils reprennent chacun leur chapeau.)

Oh Dieu! pardon.

LE COLONEL.

De quoi?

(D'un air satisfait.)

Ne vous excusez pas, la bévue est de moi.

CHARLE, *le saluant.*

Général!

LE COLONEL, *lui rendant son salut.*

Capitaine!... A propos, je savais,
Avant que vous vinssiez, déjà que je l'étais.
Ma femme avait pour moi d'un chapeau fait l'emplette,
Et j'attends par ses soins l'ordonnance complète.
Soins délicats! charmans! Cousin, mariez-vous :
Choisissez comme moi; vous verrez : c'est bien doux...
Ah! je veux vous montrer le cadeau de ma femme.

JULIE.

Charle se doute bien...

LE COLONEL.

Entre cousins, madame!...
Au diable les façons et l'étiquette aux sots!
(A Charles) (Il cherche le chapeau de général.)
Vous allez voir... C'est donc la journée aux chapeaux!
Tantôt l'un, tantôt l'autre.

(Charle est inquiet.)

JULIE, *calme, au colonel.*

En haut, je l'ai fait mettre...
Chez vous... je m'en souviens.

LE COLONEL, *à Julie.*

Voulez-vous bien permettre?...

JULIE.

Quel enfantillage!

LE COLONEL.

Ah!...

(Il sort à droite.)

SCÈNE XIX.

CHARLE, JULIE.

CHARLE.

D'effroi je suis glacé :
Ce chapeau...

JULIE, *froidement.*

Calmez-vous.

CHARLE, *désignant le chapeau.*

Mais il est...

JULIE.

Remplacé.

Charle, m'aimez-vous?

CHARLE.

Ah! cent fois plus que moi-même.

JULIE.

Je vous crois : le bonheur des personnes qu'on aime,
Doit être pour un cœur qui sait vraiment aimer,
Le plus ardent des vœux qu'il se plaise à former :
Cet amour est le mien; le vôtre est un délire;
Que sur vous la raison reprenne son empire :
Il faut nous séparer.

CHARLE.

Renoncer à vous voir!

JULIE.

Le bonheur d'une femme est tout dans son devoir.
Songez au maréchal, au but qu'il se propose!
Il s'applaudit déjà des tourmens qu'il me cause,
De ceux qu'il me prépare, et cherche à me punir
D'un refus que long-temps j'ai tâché d'adoucir.
Pouvez-vous accepter le poste qu'il vous donne?
Honorable, on le garde; infâme, on l'abandonne.
Conservez votre grade, et refusez l'emploi;
Vous êtes placé là, Charle, trop près de moi...

(Regardant à droite de temps en temps et animant par degrés son dialogue.)

Donnez-moi votre main : je vous donne la mienne...
Prends-la donc cette main, et donne-moi la tienne.
Ne me refuse pas, je te prie à mon tour.

(Charle lui donne la main.)

A l'amitié, tu vois, quel tort cause l'amour!
Ah! tu me répondais aux jours de notre enfance;
C'est qu'alors tu m'aimais, Charle, avec innocence!
De cet amour d'alors, Charle, encore un aveu!
Un seul mot, mon ami, je t'en supplie!

CHARLE, *d'une voie étouffée.*

Adieu!..

(Il s'éloigne.)

JULIE, *à part.*

Il part.

(Elle le rappelle à demi-voix.)

Charle!

SCÈNE XX.

LE COLONEL, CHARLE, JULIE.

LE COLONEL, *à Charle, surpris de le voir s'en aller.*

Un moment : quelle affaire vous presse ?

(Mettant le chapeau de général que Julie vient de faire acheter.)

Comment le trouvez-vous ? c'est sans doute faiblesse :
Mais je m'admire avec.

CHARLE.

Je vous admire aussi.

Quel homme !

LE COLONEL, *à Charle.*

Vous allez vous établir ici.

JULIE, *bas à Charle.*

Refusez.

CHARLE, *au colonel.*

Mais, monsieur...

LE COLONEL.

Je le veux, capitaine ;

(Montrant Julie.)

Nous voulons.

CHARLE.

(Bas à Julie.)

J'obéis. C'est lui qui me ramène.

LE COLONEL.

J'espère un jour, cousin, regardez ce chapeau,
Vous en voir un pareil, et peut-être un plus beau !

FIN.

